

The Zone of Interest, là où éclot les fruits du mal

Dans *The Zone of Interest*, Jonathan Glazer montre dans ce quatrième film le quotidien paisible de la famille du commandant d'Auschwitz, Rudolf Höss, interprété par Christian Friedel. Sans jamais voir l'horreur des camps, on découvre la vie de cette famille dont le mal paraît beaucoup plus banal qu'on ne le pense. La grande originalité de *The Zone of Interest* tient au pas de côté qui est fait pour représenter les camps de concentration. Il se démarque du [Le] *Fils de Saul* où László Nemes avait fait le choix de représenter l'horreur des camps par du flou autour du personnage durant tout le film. Il se démarque aussi du controversé *La Liste de Schindler* dans lequel Steven Spielberg avait été vivement critiqué par Claude Lanzmann pour avoir représenté "l'inmontrable", notamment en mettant en scène une histoire singulière, alors que Shoah de Lanzmann met en scène un destin collectif, et pour avoir fait de l'extermination un "décor". *The Zone of Interest* peint la famille Höss, complètement indifférente face à l'horreur qui se déroule à côté de sa maison. Et c'est sans doute là que réside l'insoutenable de ce film, dans le total détachement de cette famille face à l'irreprésentable qui se déroule à dix mètres d'elle. Comme pour nous prévenir de l'insoutenable, le film commence avec un écran noir qui dure environ trois minutes, accompagné d'une musique stridente au violon, composée par l'excellent Mica Levi. Toute l'histoire ou presque se déroule dans la maison de Rudolph Höss et de sa famille. Toutefois on ne fait qu'entre-apercevoir les camps, qui occupent toujours au maximum un quart du plan. A première vue, cette famille on ne peut plus allemande, semble des plus inoffensives. Mais très vite, un malaise sourd nous saisit à la gorge : Höss est filmé comme s'il effectuait son travail de tous les jours, il prend son petit-déjeuner le matin, il part à cheval au travail et lit des histoires à ses enfants avant qu'ils n'aillent au lit. Ce bonheur filmé de manière explicite contraste brutalement avec l'extrême violence des bruits d'Auschwitz : les cris de terreur, les coups de feu, les aboiements des chiens et plus terrible, le ronflement des fours crématoires la nuit ; on notera là le brillant travail de l'ingénieur du son, Johnnie Burn. L'essence du Mal et sa banalité sont particulièrement frappants lors de la scène où Höss est en chaussettes - il vient d'enlever ses bottes souillées de sang- au cours d'une réunion avec des industriels froids et totalement antipathiques face au "produit" qu'ils essaient de vendre... des fours crématoires à fonctionnement rotatif. Toutefois l'esthétique très glaciale et chirurgicale du film, notamment avec des plans larges jamais serrés sur les personnages et leur visage, permet de prendre un recul sans doute nécessaire avec le sujet. De là vient le trouble du spectateur : la qualité de l'image le tient à distance et pourtant il a l'impression d'être au plus proche de ses monstres ordinaires. Nous sommes au cœur de la maison, nous accompagnons Höss lorsqu'il éteint toutes les lumières et ferme chaque pièce avant d'aller dormir. La vedette revient sans aucun doute à Sandra Hüller dans le rôle de la femme de Höss, son interprétation est encore plus virtuose qu'il y a quelques mois dans *Anatomie d'une chute*. Elle incarne certainement le personnage le plus médiocre, le plus trivial, le plus répugnant du film. Sandra Hüller est imprégnée de son personnage dans tout son corps, sa démarche est lourde, sans finesse, on ne la voit marcher qu'en traînant les pieds. Cette femme qui se croit distinguée car épouse du commandant du camp n'est que détestable ; parvenue, elle n'est attachée qu'aux biens matériels qui l'entourent ; elle est sourde et aveugle à l'horreur qui se produit derrière le mur où pousse sa magnifique haie. C'est une femme qui ne pense pas. Si elle trouve son bonheur dans l'unique occupation des tâches ménagères, préparer le repas, faire de la couture, cela ne l'empêche pas d'essayer le manteau de fourrure et le rouge à lèvres d'une déportée. Et derrière la beauté de son jardin, le spectateur voit les fleurs du mal. La scène furtive où un détenu jette des cendres dans un rosier est quasi insoutenable. Toutefois une minuscule lueur d'espoir circule dans ce film. La mère de la femme de Höss est accueillie lors d'un week-end. A première vue, elle s'émerveille sur la situation de sa fille, sur le confort qu'elle possède et bien évidemment sur le jardin. Puis elle

sent, comme le spectateur, qu'une aura maléfique se dégage d'Auschwitz. Dès sa première nuit, la vue des flammes de l'Enfer révèle la vérité à ses yeux, si bien que le lendemain on comprend qu'elle s'est enfuie. Glazer exacerbe ces flammes notamment en jouant brillamment avec les éclairages : en champ nous voyons l'intégralité de la chambre de la mère envahie d'une lumière orange quasi mystique, presque contemplative, puis en contre-champ le funeste paysage des fours en marche qui s'expose à nous. Enfin, un mystère réside dans ce film, lors de la dernière séquence, Höss descend des escaliers dans la semi-obscurité et s'arrête pour vomir, puis la séquence continue sur un flashforward dans le mémorial de la Shoah à Auschwitz de nos jours, qui montre des vitrines où sont entassés des milliers d'habits et d'objets ayant appartenu à ces centaines de milliers de Juifs, d'humains exterminés comme s'ils ne l'étaient pas. On peut donc interpréter cette séquence comme une révélation de Höss, comme s'il avait une illumination sur l'abomination de ses actes et par extension de son être tout entier. Personnellement, je l'interprèterais comme un avertissement : cette cicatrice de l'Humanité qu'est la Shoah peut à tout jamais se rouvrir. Le mal le plus terrible ne réside pas dans l'accomplissement des actes les plus sordides, mais dans la banalité de la contribution qu'y apportent les hommes médiocres. Hannah Arendt n'est pas loin. Ce film est donc à voir comme une œuvre d'art, qui permet d'interroger l'obscénité devant un miroir critique, et non pas comme un film que l'on regarderait pour l'aimer.